

A LA MEMOIRE DE D.G. COURSEY

L. DEGRAS

Vice Président de la Société Internationale pour
les Plantes à Tubercules Tropicales, ISTRC

Directeur de Recherches INRA

Station d'Amélioration des Plantes
B.P. 1232, 97184 POINTE-A-PITRE CEDEX

Je parlerai de notre ami, Pat COURSEY, tel que je l'ai connu tel qu'il s'est parfois montré au cours de nos entretiens et aussi tel que ces travaux le laissent à la postérité.

L'affabilité, la distinction et, sous la réserve initiale, la générosité marquèrent d'emblée pour moi la personnalité de héros de Jules VERNE que me sembla être celle de D.G. COURSEY. C'était en 1967, à Trinidad, au Symposium d'où devait émerger l'idée de notre Société. Je l'imaginai autant doté de la sérénité des bons géants que capable des fureurs des dieux de toutes les mythologies. Mais il est juste de dire que ces fureurs je ne les lui ai jamais connues, s'il m'est arrivé de le voir vibrer d'indignation pour des causes justes. Car je l'ai vu profondément passionné par le bien, sa science appuyée sur sa conscience.

A ces impressions du temps où Trinidad inventait véritablement avec des jeunes chercheurs enthousiastes comme HAYNES, RANKINE, FERGUSON, WILSON, SPENCE, un champ nouveau à la coopération internationale, ont succédé depuis, dans ma mémoire, celles des fleurs d'orchidées et de frangipanier dont aux îles Hawaii, en 1970, les hôtessees entouraient sa vaste encolure sur le bateau qui nous emmenait pour la soirée du banquet de clôture du second Symposium.

Ce fût en 1976, à Cali, en Colombie, que je vins à ses côtés soutenir au sein du Conseil une certaine conception de notre société. Et alors je l'appréciai encore davantage. Par exemple, dans sa recherche du plus large consensus, de la collégialité, à travers la discussion des statuts encore balbutiants de la Société, sans se départir de la plus grande rigueur intellectuelle.

Le lieu de rencontre suivant fut Buea, au Cameroun, en 1978, au premier séminaire sur les Ignames alimentaires. C'est là que je réalisai la dimension africaine de D.G.

COURSEY, non pas tant à la déférence que lui marquaient à l'évidence les chercheurs de ce continent, qu'à la façon qu'il avait d'y aborder les problèmes et aussi de marcher sur cette terre, visiblement porté par une profonde communion avec les êtres, les choses, l'air de cette partie du monde. Je connus par ces signes qu'il avait dû y naître à une nouvelle connaissance de lui même et du monde. Nous n'étions pas au Nigéria, mais autour de lui flottait sa dignité "d'Eze-ji", de Maître des ignames, telle que ses amis Ibos la lui avaient, bien avant, conférée.

C'est aussi à Buea, nous promenant, la nuit tombée, dans les brumes olympiennes descendues du Mont Cameroun, que je l'entend pour la première fois entreprendre de me convaincre d'organiser à la Guadeloupe un Symposium de notre Société. Je le perçois comme un oracle ; je sais qu'il sait notre commune confiance dans la capacité des Ignames à répondre à bien des espérances des hommes des tropiques.

Le second séminaire international sur les Ignames alimentaires tenu en 1980 à la Guadeloupe sous la présidence de D.G. COURSEY, aura scellé notre amitié. Son autorité, la richesse et le niveau de son information scientifique, autant que son désir de faire partager son respect des hommes des champs, et surtout des champs les plus petits, confirment la reconquête intellectuelle et sociale d'une base du patrimoine technique et culturel antillais à travers les travaux de notre équipe sur l'igname. Mais déjà Pat COURSEY, atteint par la maladie, nous fait part de ses angoisses pour l'avenir.

Un jour d'automne 1981 à Londres, le voici qui vient à ma rencontre dans un aéroport et sa démarche s'est alourdie, son air parfois lointain. Il m'ouvre les portes du Tropical Product Institute pour la documentation de mon ouvrage sur l'igname. Mais surtout, dans sa maison où il m'héberge, nous resterons souvent, sa famille endormie, à parler de l'igname et de l'Afrique. Je me souviendrai toujours de cette nuit où, convaincu de sa prochaine disparition, il m'appelle à poursuivre son oeuvre. Il n'aura pas la force de rééditer sa monographie. Avec une exaltation pathétique, il me dit sa foi dans la réalité mythique de l'igname, mère de la Terre, telle que son initiation Ibo la lui a apportée. Il m'assure qu'un jour, moi aussi, j'y puiserai les forces du bien. Ivresse prémonitoire de son retour à la terre ou parabole pour instruire le disciple qu'il voyait en moi ? Je ne le sais.

Lorsque pour la dernière fois nous nous sommes vus, c'était à Lima, au Pérou, en février 1983. Témoin de sa vivacité intellectuelle, en dépit des paroles pessimistes qui lui échappaient parfois et de son évidente fatigue, je réussissais à écarter le souvenir de la prédiction de sa fin prochaine et j'espérais le voir revenir à la Guadeloupe dont il avait été le chaleureux promoteur pour la tenue de ce Symposium. Au cours de cette année 1983 nous avons encore correspondu dans le cadre d'une publication à laquelle il avait voulu m'associer, ainsi que Jill WILSON, sur la propagation

des Ignames, et lorsque m'arriva dans les premiers jours de 1984 la nouvelle de son décès le 31 décembre 1983, malgré tous ses avertissements, je demurai longtemps glacé par un sentiment de brusque solitude.

Aujourd'hui que sa chair a rejoint la terre, il nous demeure une oeuvre scientifique où puiser toujours et, surtout, à travers elle et le souvenir de sa contribution à notre Société, il nous demeure un certain regard sur la réalité tropicale.

Avant de rappeler les mérites de sa publication majeure "Yams" il convient de souligner la portée de ses travaux entrepris dès 1961 sur l'évolution et la détérioration des tubercules d'igname après récolte. Dans ce domaine de recherche, toujours ouvert, se joue, on le sait, une fraction de production potentielle bien plus large que celle de tous les progrès de productivité actuellement à notre portée.

Mais c'est évidemment sa monographie sur l'igname, publiée l'année de la réunion de Trinidad évoquée au début, qui a marqué la recherche tropicale.

Dans un Traité de botanique qui eut son temps de gloire dans la formation de mes maîtres, et dont le nom de l'auteur L. COURCHET (1897) est singulièrement proche de celui que nous honorons, on peut lire ceci sous la famille des Dioscoracées : "Nous nous contenterons de donner les caractères les plus essentiels de cette famille, dont l'intérêt pratique est de plus médiocres".

Certes, en France même, et à la même époque que L. COURCHET, QUEVA soutient sa thèse sur l'Anatomie des Dioscoracées et des Taccacées (1894), mais jusqu'à nos jours il demeurera tout à fait vrai, pour une grande majorité de gens, d'agronomes et d'hommes de science, que les ignames sont de peu d'importance.

Le mérite essentiel de la monographie de COURSEY aura été d'ouvrir une brèche définitive dans cette méconnaissance. La clarté du style, l'équilibre et l'ampleur de la documentation, puisée largement dans cette littérature "souterraine" que constituent les innombrables rapports d'honnêtes agronomes de terrain, en font un outil de référence, toujours, dans l'approche biologique, agronomique et économique des ignames.

Avant d'insister sur la profonde signification de certains traits de cet ouvrage au regard de la personnalité de l'auteur, je tiens à souligner l'autre contribution fondamentale de D.G. COURSEY, l'élan donné à la recherche sur l'ensemble des cultures de tubercules tropicales à travers la Société Internationale pour les Plantes à Tubercules Tropicales et les Symposiums précédant celui d'aujourd'hui. Tout en reconnaissant la nécessité d'aides morales et matérielles parfois décisives des Instituts et des grandes sources financières des pays développés, D.G. COURSEY ne cessa jamais de

préserver l'indépendance de notre Société à l'égard de tout autre pouvoir que celui, démocratique, de ses membres. Si une telle politique peut n'avoir pas donné une véritable aisance financière à notre Société, au moins lui a-t-elle conféré le prestige de la neutralité idéologique, nécessaire à la science, et d'autant plus qu'elle se veut au service du Tiers Monde. Il faut certes associer à cette réussite le concours d'agronomes et d'hommes de sciences généreux qui, des Amériques, d'Europe, d'Asie, d'Afrique et d'Océanie tinrent à honneur d'entourer D.G. COURSEY de leur compétence et de leur fidélité à sa haute conception de la Société Internationale pour les Plantes à Tubercules Tropicales.

Une telle attitude de D.G. COURSEY découlait de son profond respect pour l'homme et encore plus précisément pour celui par qui le végétal devient plante au service du développement de valeurs autant nutritionnelles que culturelles. Qui ne se souvient, ici, de la description érudite et enthousiaste qu'il fit au Séminaire de 1980 des interactions entre l'igname et l'homme, (l'un et l'autre) s'élaborant réciproquement au cours des millénaires dans les régions tropicales humides ? Déjà, sa célèbre monographie consacrait des pages d'intérêt profond pour les significations sociales et historiques de la culture de l'igname. Peut-être, se laissant aller à une certaine psychanalyse de l'auteur à partir de sa thèse, née pourtant de données objectives, mais aussi d'intelligentes hypothèses, peut-être certains voudront reconnaître en COURSEY un homme de ces civilisations qu'il décrit, issues des pratiques de la culture des plantes à multiplication végétative, de la végéculture, civilisations où les équilibres socioculturels et l'équilibre écologique sont mieux accordés que dans les civilisations, issues de la révolution néolithique, appuyées sur la culture des plantes à graine, la séminiculture. Je dirai plutôt que la démarche de D.G. COURSEY reflète parfaitement celle de l'insight des Anglais, dont le terme, rappelle Gilberto FREIRE, dans la préface de son célèbre ouvrage "Terres du Sucre", n'a pas d'équivalent exact dans d'autres langues. L'insight pourrait être un peu comprise comme l'imagination humaniste encadrée par la formation scientifique. Pat COURSEY a su installer son regard sur la réalité tropicale et ses bases végéculturelles dans un constant aller-retour de l'homme à la plante .

Voilà selon moi le message essentiel que nous laisse sa personne disparue et que prolonge pour longtemps encore son oeuvre scientifique. Puisse nous l'entendre et, de ce Symposium au delà de ceux qui le suivront, en confirmer la fertilité, et D.G. COURSEY, au delà de sa mort, sera toujours des nôtres.